



La dramatisation de l'idée de l'Islande dans les médias contemporains

Daniel Chartier*

RÉSUMÉ

S'appuyant sur l'hypothèse qu'un « lieu » se construit par la dynamique entre son existence matérielle et la somme des discours qui portent sur lui, cet article a comme objectif d'étudier l'image de l'Islande dans la presse étrangère de langues française et anglaise dans le contexte de l'« après-crise » de 2008. Il apparaît que l'image de l'Islande se construit, de l'extérieur, entre un discours pérenne qui s'appuie sur sept paradigmes principaux (l'Islande serait ainsi étrange, merveilleuse, lointaine, violente et depuis peu : progressiste, égalitaire et écologiste) et des débats mondiaux où l'Islande agit discursivement, en pure rhétorique, dans des prises de position liées aux intérêts des différents lectorats des journaux étrangers. Certaines crises médiatiques mettent ponctuellement le fonds discursif positif de l'Islande à l'épreuve. Durant la période analysée (soit entre 2014 et 2016), des débats sur la croissance exponentielle du tourisme, le Brexit, l'Euro 2016, et les « Panama Papers » créent une tension dramatique entre ces enjeux et le fond commun du discours sur l'Islande, qui permet de circonscrire la perception de ce pays à l'étranger.

ABSTRACT

Based on the hypothesis that a “place” is built by the dynamic between its material existence and the discourse on it, this article aims to study the image of Iceland in English and French foreign press in the context of the «post-crisis» of 2008. It appears that the image of Iceland is built, from the outside, from a perennial discourse based on seven main paradigms (Iceland as a strange, wonderful, distant, violent, and recently: progressive, egalitarian and environmentalist place) and global debates in which Iceland is discursively used to strengthen positions of interest to the different readerships of foreign newspapers. Some media crises promptly put the positive discursive image of Iceland to the test. During the analysed period (between 2014 and 2016), debates on the exponential growth of tourism, Brexit, Euro 2016, and “Panama Papers” create a dramatic tension between these issues and the common positive discourse on Iceland, which allows to better understand the perception of this country from abroad.

* Daniel Chartier est titulaire de la chaire de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique, Université du Québec à Montréal. L'auteur remercie Yannick Legault pour son travail de soutien et de conseil pour la rédaction de cet article.



L'Islande a vu le monde se déverser sur elle¹.
— Arnaldur Indriðason²

L'image – ou l'idée – de l'Islande ne date pas d'hier. Depuis des siècles, le pays a été représenté sous une double aura de mystère et de monstruosité, longtemps rattaché au mythe de Thulé, comme l'a démontré l'historien Sumarliði R. Ísleifsson dans son essai *Ísland. Framandi land*³. Depuis le début du XX^e siècle, l'Islande participe d'un imaginaire « nordique » (ou « scandinave ») hautement valorisé⁴ dans le discours occidental, notamment français. Ces « images du Nord »⁵ instituent pour l'Islande un fondement discursif mélioratif⁶, qui lui permet de se forger une figure particulière alliant le mystère, l'étrangeté, le merveilleux et l'utopie. Aujourd'hui encore, ces images persistent, notamment dans la promotion touristique, comme l'ont illustré Gunnar Thór Jóhannesson et Edward H. Huijbens⁷. Quels sont donc ces constituants du fond pérenne de l'image de l'Islande dans les discours médiatiques ? Comment résistent-ils aux crises auxquelles les médias étrangers mêlent l'Islande ?

L'objectif de cet article est d'étudier l'image de l'Islande dans la presse étrangère, à partir d'une compilation des occurrences de ce pays dans neuf journaux étrangers au cours de deux périodes dites « de forage », définies comme des périodes de l'« après-crise », soit du 1^{er} novembre 2014 au 31 mai 2015 et du 1^{er} février 2016 au 31 mai 2016⁸. Il s'agit des mêmes journaux que pour l'étude de l'image de l'Islande lors de la crise de 2008, publiée en 2010⁹, soit : *Le Monde* (Paris),

1 Cité par Michel Bélaïr, « Livres. L'Islande éclatée d'Arnaldur Indriðason », *Le Devoir*, 5 avril 2016, « Actualités », p. A-10.

2 Autant que possible, nous avons normalisé, dans les mentions et les citations, sauf dans les titres des articles, l'orthographe des noms islandais.

3 Sumarliði R. Ísleifsson, *Ísland. Framandi land*, Reykjavík, Mál og menning, 1996, 241 p. En français, voir aussi son article intitulé « Trois îles situées en périphérie : l'Islande, le Groenland et l'Irlande entre 1500 et 1800 environ », in *L'Islande dans l'imaginaire*, H. Steinunn Thorleifsdóttir et F. Émion (dir.), Caen, Presses universitaires de Caen, 2010, p. 111-127.

4 Lors d'une rencontre avec les dirigeants des pays nordiques en 2016, le président états-unien Barack Obama affirmait que le monde irait mieux, serait plus sûr et plus prospère « *if only everyone could be like the Scandinavians* ». Il ajoutait avec raillerie : « *Why don't we just put all these small countries in charge for a while, and they could clean things up ?* » (cité par Gardiner Harris, « Obama Easily Warms to Nordic Leaders », *The New York Times*, 14 mai 2016, « Foreign », p. A-10).

5 Voir à cet égard le collectif que j'ai dirigé avec Sumarliði R. Ísleifsson, *Iceland and Images of the North*, Québec, Presses de l'Université du Québec (Droit au pôle), 2011, 611 p.

6 Employé en analyse du discours, ce terme désigne un discours qui porte une charge positive, indépendamment de son sens.

7 Gunnar Thór Jóhannesson, Edward H. Huijbens, « Tourism in Times of Crisis. Exploring the Discourse of Tourism Development in Iceland », *Current Issues in Tourism*, vol. 13, n° 5, 2010, p. 419-434.

8 L'ajout de cette deuxième période « de forage » permettait d'inclure à la fois les épisodes des « Panama Papers » et de la démission du Premier ministre.

9 Daniel Chartier, *La spectaculaire déroute de l'Islande*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, 234 p. ; traduit en anglais et paru en Islande : Reykjavík, Citizen Press, 2010, 239 p. et au Canada anglais : Ottawa, University of Ottawa Press, 2011, 239 p.



Le Devoir (Montréal), *The Guardian* (Londres), *The Globe and Mail* (Toronto), *The Australian* (Sydney), *Financial Times* (Londres), *The Herald* (Glasgow), *The New York Times* (New York) et le journal qui a remplacé *The International Herald Tribune*, soit *The International New York Times*. D'un point de vue quantitatif, le nombre d'articles parus qui concerne en tout ou en partie l'Islande surprend : 438 pendant la première période et 340 pendant la seconde, pour un total de 778. C'est presque autant que durant la crise économique de 2008. Ce sont, dans l'ordre, les journaux britanniques (*Financial Times* et *The Guardian*), québécois (*Le Devoir*), américain (*The New York Times*) et français (*Le Monde*) qui publient le plus grand nombre d'articles sur l'Islande, signe des intérêts (le Brexit, la social-démocratie, l'Union européenne) de leurs lectorats respectifs.

En 2010, *La spectaculaire déroute de l'Islande* faisait déjà état des difficultés méthodologiques liées à l'indétermination contemporaine des journaux, dont les versions (Web, ePub, imprimées, etc.) varient au cours d'une même journée et dont les archives ne peuvent tenir compte dans leur complexité¹⁰. La fluidité des contenus (communiqués, blogs, articles, lettres, éditoriaux, commentaires, etc.) et des positions (journalistes, blogueurs, lecteurs, etc.) a transformé le journal et rend difficile non seulement le référencement¹¹, mais aussi la détermination de la responsabilité des propos. Il va sans dire que depuis, ce maelstrom n'a pas cessé : il faut accepter ces mouvements comme un fait de notre époque et adapter les méthodes d'histoire contemporaine pour ne pas, sous prétexte d'une ambivalence, perdre toute possibilité d'analyse des discours. À certains moments, pour le chercheur, le discours paraît évanescent. Mais il reste déterminant pour la construction discursive des lieux et des événements et il doit être analysé.

Outre l'étude de l'imaginaire du Nord et de l'Arctique¹², ainsi que celle des liens entre l'idée de l'Islande et celle du « Nord »¹³, la présente étude s'inspire de l'herméneutique de la réception (notamment du principe d'accumulation et de concurrence des discours proposé par Wolfgang Iser¹⁴), de l'analyse idéologique et sociologique des textes (Marc Angenot¹⁵, Pierre Bourdieu¹⁶), ainsi que

10 *Ibid.*, p. 10-11.

11 Nous considérons ici comme un « journal » tout le contenu discursif publié sous la responsabilité d'un « journal », quel qu'en soit le support ; d'où certaines indéterminations dans les références, que le lecteur vigilant remarquera dans les notes de cet article.

12 Voir notamment *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, D. Chartier (dir.), Montréal, Imaginaire | Nord (Droit au pôle), 2008, 335 p.

13 Voir notamment *L'Islande dans l'imaginaire*, *op. cit.* et *Iceland and Images of the North*, *op. cit.*

14 Wolfgang Iser, *The Act of Reading. A Theory of Aesthetic Response*, Londres – Henley, Routledge & Kegan Paul, 1978, 239 p.

15 Marc Angenot, *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Le Preambule, 1989, 1167 p.

16 Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, 480 p.



des applications en contexte « national » qu'ont proposées Micheline Cambron¹⁷ et Dominique Perron¹⁸. Elle s'inspire aussi d'une réflexion pluridisciplinaire sur l'« idée du lieu », défini « d'abord et avant tout comme un réseau discursif, donc comme une série et une accumulation de discours, qui en détermine et façonne les limites, les constituantes, l'histoire, les paramètres, etc. »¹⁹. Selon cette hypothèse, le « lieu » (ici, l'Islande) se construirait à la confluence d'une existence matérielle et discursive ; dans notre cas, le discours sur l'Islande, à la fois millénaire et contemporain, se scinderait entre discours « de l'intérieur » (islandais) et « de l'extérieur » (sur l'Islande). La tension entre les deux se manifesterait par des écarts et des incompréhensions – parfois aussi (comme un prolongement) par une fascination. Cette tension peut être utile à des fins de protection. Comme nous l'avons proposé ailleurs²⁰, l'Islande a eu intérêt à se bâtir une « barrière discursive » pour maintenir sa vie insulaire à l'abri des regards (nombreux, et augmentant) de l'étranger.

La construction discursive de l'« Islande » amalgame les dramatisations narratives, des synthèses successives, des nœuds discursifs, des vecteurs dominants, un maillage entre des événements contextuels (ici, la croissance exponentielle du tourisme islandais, le Brexit et l'Euro 2016, les « Panama Papers ») et un fond discursif pérenne, résistant et mélioratif, fruit d'une accumulation ancienne de discours. Tous révèlent par l'analyse la place, le rôle et les caractéristiques de l'image de l'Islande.

LIEUX COMMUNS DE L'IMAGE DE L'ISLANDE

L'analyse médiatique de la crise de 2008 avait permis de dégager un certain nombre de lieux communs sur l'Islande, qui s'infiltraient dans les commentaires économiques parus dans les journaux et en dramatisaient le discours²¹ tout en lui donnant un caractère exotique : selon ces termes, l'Islande serait un petit pays aux marges de l'Arctique, qui porte un héritage lourd de mystère tout en inspirant par ses utopies sociales et progressistes, les figures alternées du « viking » et de la « femme salvatrice » des erreurs commises par les hommes (j'y reviendrai), ses paysages monstrueux, ses artistes d'une grande liberté (Björk, Ólafur

17 Micheline Cambron, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec, 1967-1976*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 201 p.

18 Dominique Perron, *Le nouveau roman de l'énergie nationale. Analyse des discours promotionnels d'Hydro-Québec de 1964 à 1997*, Calgary, University of Calgary Press, 2006, 306 p.

19 Daniel Chartier, « Penser le lieu comme discours », in *L'idée du lieu*, D. Chartier, M. Parent et S. Vallières (dir.), Montréal, Centre Figura de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2013, p. 15.

20 Daniel Chartier, « Enjeux méthodologiques de l'étude contemporaine de l'actualité dans la presse. Le cas de l'image de l'Islande pendant la crise économique », *Médias 19*, 18 octobre 2013, [<http://www.medias19.org/index.php?id=15543>] (consulté le 10 mars 2014).

21 Voir notamment le chapitre « Le rôle des médias. Une dramatisation de la crise », in Daniel Chartier, *La spectaculaire déroute de l'Islande, op. cit.*, p. 17-25.



Elíasson), son arrogance devant le monde et l'ambiguïté de ses rapports familiaux, économiques et politiques, composeraient une figure complexe et lisible pour les étrangers, et un cadre idéal pour situer l'amorce d'une perturbation (la crise économique de 2008) qui deviendra mondiale et dans laquelle le mot « Islande » deviendra synonyme de « crise » et de « faillite ».

La perception de l'après-crise varie selon ce qu'on veut bien en tirer ; rien n'est neutre lorsqu'il est question de l'Islande. Certains vantent la résilience des Islandais et leur cohésion sociale (cette fois, pas celle qui mène à la collusion) qui aurait remis sur pied l'économie du pays. À cet égard, le bilan demeure équivoque : d'un côté la bonne tenue de l'inflation, de la croissance et du chômage seraient les signes que « la sortie de crise islandaise est, par bien des aspects, un modèle »²² ; de l'autre, les importants sacrifices faits par les travailleurs et rentiers islandais auraient menés à un succès relatif, « son produit intérieur brut rest[ant] inférieur à celui de 2008 »²³. On s'entend toutefois de part et d'autre sur la condamnation et l'emprisonnement spectaculaires de quelques-uns des financiers « néo-vikings » : un modèle pour d'autres pays²⁴.

Près d'une décennie après la crise économique (et « médiatique », pour l'Islande) de 2008, la plupart des lieux communs demeurent présents dans le discours et teintent les propos culturels, économiques, politiques et même sportifs. Dans ce cadre, nous proposons tout d'abord sept paradigmes principaux – ou « lieux communs »²⁵, définis sans le péjoratif – qui définissent l'Islande selon le mode organique de la constitution de « l'idée d'un lieu »²⁶, alimentée de discours divers et continus : ainsi, l'Islande serait (a) étrange, (b) merveilleuse, (c) lointaine, (d) violente et depuis peu : (e) progressiste, (f) égalitaire et (g) écologiste. Ces caractéristiques forment un fond commun, résilient au contextuel et aux crises, repris et retravaillé de toutes parts. Ce « nœud discursif » est à la fois cohérent de l'intérieur (malgré les oppositions et les nuances) et reconnaissable de l'extérieur. C'est sur cette base que le discours définit et reconnaît l'Islande et c'est sur celle-ci que l'Islande table le plus souvent pour se représenter – parfois

22 Ólafur Ragnar Grímsson cité par Marie Charrel, « L'Islande veut être un "guide et un modèle" dans la géothermie », *Le Monde*, mercredi 15 avril 2015.

23 Jean-Pierre Stroobants, Cécile Ducourtieux, « L'Islande tourne le dos à l'Union européenne », *Le Monde*, 14 mars 2015, p. 4.

24 Lors de la crise grecque de 2014-2015, bien des regards se tournent vers l'Islande, un autre « petit pays » qui aurait connu le péril de la faillite, mais qui s'en serait rapidement sorti.

25 Selon les termes de Ruth Amossy définis dans *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan (Le texte à l'œuvre), 1991, 215 p. et *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan (Lettres et sciences sociales), 1997, 128 p.

26 Sur cette méthode d'étude discursive du lieu comme une « idée », voir l'essai collectif que j'ai codirigé avec Marie Parent et Stéphanie Vallières, *L'idée du lieu, op. cit.*, 206 p.



en déplorant certains stéréotypes, mais jamais en les effaçant²⁷ : un pays lointain et exotique, à la géographie violente, étrange et merveilleuse, mais aussi terre d'utopies progressistes, égalitaires et écologistes. Cela toujours entre « utopie » et « dystopie », comme tout l'imaginaire du Nord et de l'Arctique.

La construction de l'image *d'un pays lointain et exotique* passe notamment par la littérature et le cinéma : par exemple les descriptions du romancier Gunnar Gunnarsson (« *His tales of stoical people battling the elements of ice, water and fire (of the volcanic sort) still ring true today* »²⁸) et du dramaturge Jón Atli Jónsson (« D'un pays maudit baigné par une mer vide »²⁹). Des films islandais, les critiques soulignent l'étrangeté des paysages (« grandioses et âpres »³⁰, selon *Le Devoir*) et des personnages (« *slightly odd, resilient characters* »³¹, selon *The Australian*). Du tourisme, on découvre que Reykjavík, d'abord perçue comme « un camp de base pour des expéditions dans le Grand Nord »³², est au contraire une capitale vivante, entourée de « paysages extraterrestres : cascades, déserts noirs, champs de roches volcaniques et falaises déchirées plongeant à pic »³³ où prennent place des phénomènes « exotiques » : les aurores boréales, le silence, la noirceur du jour.

La brutalité et la variété des paysages islandais sont, depuis des siècles, source d'inspiration, d'effroi et de fascination ; c'est là l'image première, radicale et violente de cette île, vue comme la terre des Vikings, un pays de paysages surréels où les habitants perpétueraient une relation intime entre les mondes matériel, culturel et surnaturel. Avant la crise de 2008, on nommait les stars de la finance les « Néovikings », puisqu'ils conquéraient, invincibles, le monde autour d'eux ; cette figure de force revient sans cesse, ici pour désigner un guide, là un acteur, un artiste, et même pour qualifier le courage (« *the Viking panache* »³⁴) de ceux qui condamnent à la prison les banquiers autrefois héros. Dans cette sémiologie de la force, la figure du volcan, associée à l'Islande, représente cette violence et l'imprévisibilité (« *scientists here are still debating what will happen next. The truth*

27 Exemple parmi d'autres de ce miroir : le critique Michael Bodey relève dans le film *Rams* du réalisateur Grímur Hákonarson l'utilisation de lieux communs sur l'Islande, pour *satisfaire* un éventuel public étranger : « *As with the best "exotic" films, the writer-director's thoughts and vision illuminate and possibly confirm what foreign viewers may anticipate is the reality for the remote nation, a barren country populated by slightly odd, resilient characters* » (« Silence of the Rams », *The Australian*, 8 avril 2016).

28 Kevin Rushby, « A Tale of Ice and Fire. Touring East Iceland », *The Guardian*, 8 mai 2016.

29 Cité par Florence Noiville, « Un certain détachement », *Le Monde*, 17 avril 2015, « Monde des livres », p. 5.

30 Odile Tremblay, « Éleveurs d'Islande », *Le Devoir*, 27 février 2016, « Culture », p. E-8.

31 Michael Bodey, *op. cit.*

32 Catherine Cochard, « Cinéma. L'Islande, décor idéal », *Le Devoir*, 5 janvier 2015, « Culture », p. B-7.

33 *Ibid.*

34 Steven Bright, « What Readers Think. Panama's Research », *The Globe and Mail*, 6 avril 2015.



is, *no one really knows* »³⁵), un accès ouvert vers le centre de la Terre³⁶, mystérieux et inquiétant. Ces images s'accompagnent d'une persistance du paganisme, dont les manifestations sont reprises dans les médias : la moitié des Islandais croiraient aux êtres surnaturels³⁷ ; l'aménagement du territoire devrait, par règlement, tenir compte de la protection des sites réputés surnaturels³⁸ ; enfin, dans la foulée de l'après-crise, l'association Asatruarfelagid souhaiterait remettre de l'avant des croyances néopaganistes³⁹. Le cinéma islandais est considéré en fonction de ces paysages, figures et croyances, tout comme les artistes, dont les plus connus, Ólafur Elíasson et Björk, avec toutefois d'importantes variations selon le point de vue⁴⁰.

Enfin, *utopie progressiste, égalitaire et écologiste*, l'Islande figure en bonne place aux palmarès mondiaux en matière de pacifisme, d'implication citoyenne, d'égalité entre les sexes, de conciliation travail-famille, d'alphabétisation et de justice. Cette image positive s'alimente au fond commun scandinave, perçu dans le monde comme un réservoir social-démocrate ; de plus, il se renforce par le renvoi fréquent, chaque fois qu'il est question de l'Islande (que ce soit dans les commentaires sportifs, touristiques, économiques) aux questions sociales. Dans le discours anti-austérité occidentale⁴¹, l'Islande sert ainsi de contre-modèle aux économies libérales. On avance que c'est par son progressisme social que le pays, à l'opposé notamment de la Grèce⁴², serait arrivé à rapidement se relever de la crise économique. Cette image gratifiante est à ce point tenace et résistante aux critiques – sur les ventes d'hydro-électricité aux multinationales de l'aluminium⁴³,

35 Henry Fountain, « Pressure, and Mystery, on the Rise », *The New York Times*, 6 janvier 2015, « Science », p. D-1.

36 Depuis longtemps. En 1864, Jules Verne s'appuie sur un discours ancien pour situer dans un volcan islandais la descente de son *Voyage au centre de la Terre*.

37 Oliver Wainwright, « In Iceland, "Respect the Elves – or Else" », *The Guardian*, 25 mars 2015.

38 *Ibid.*

39 Esther Addley, « The March of the Neo-pagans Gathers Pace in Iceland and Comes With Handy Tax Benefits », *The Guardian*, 7 février 2015.

40 Une exposition sur Björk tenue au MoMA de New York en 2015 permet une intéressante distinction entre les perceptions française et anglaise de l'Islande : si la critique du *Monde* regrette qu'on ait peu lié le travail de la chanteuse aux paysages islandais (« Quelle est la part de l'Islande dans son imaginaire ? Nous n'en saurons rien », Roxana Azimi, « "People" en vitrines », *Le Monde*, 4 avril 2015, « Culture et idées », p. 2), la critique du *Guardian* est au contraire agacé que la radicale nouveauté artistique de Björk soit une fois de plus liée à des stéréotypes tenaces sur le rapport des Islandais aux paysages et personnages surnaturels (Jason Farago, « Björk Review. A Strangely Unambitious Hotchpotch », *The Guardian*, 4 mars 2015).

41 Par exemple, le best-seller de David Stuckler et Sanjay Basu, *The Body Economic. Why Austerity Kills* (New York, Basic Books, 2013, 240 p. ; trad. en français sous le titre *Quand l'austérité tue*, Paris, Autrement, 2014, 338 p.), élève l'Islande à titre d'exemple progressiste.

42 Une référence parmi tant d'autres : Réjean Roy, « M. Couillard, ne mettez pas le français au rancart », *Le Devoir*, 13 novembre 2014, p. A-7.

43 Marie Charrel, « Plein cadre. Islande, la chaleur en partage », *Le Monde*, 23 avril 2015, « Économie et entreprise », p. 2.



sur l'alcoolisme des jeunes⁴⁴, sur les limites du système de santé⁴⁵, sur la prudence de la censure⁴⁶ – qu'elle se maintient en dépit des crises, des circonstances et des débats.

L'ISLANDE ENTRE LES DISCOURS : TOURISME, BREXIT, « PANAMA PAPERS »

En Islande, les liens sont directs entre le tourisme, les relations internationales, l'économie, le sport, voire la culture ; c'est pourquoi il est délicat de les isoler dans le discours médiatique. Par exemple, l'éditeur Egill Örn Jóhannsson est d'avis que la vogue de l'Islande a un effet sur la diffusion de la littérature : « Depuis 2009, le nombre de touristes a triplé en Islande. [...] Et récemment, avec le succès de notre équipe de soccer [au championnat d'Europe], beaucoup d'éditeurs étrangers nous ont contactés à la recherche de titres à publier. »⁴⁷

Aussi ne faut-il pas être surpris que ce soit des événements circonstanciels qui ramènent l'Islande au centre du discours médiatique étranger, et que l'idée de l'Islande n'y serve qu'à alimenter un débat sur des enjeux où priment les intérêts locaux des lecteurs d'un journal. On remarquera aussi que les stéréotypes sur l'Islande se retrouvent dans des articles qui traitent d'une foule de sujets : le sport, le tourisme, la politique, l'économie, la culture. Pendant les périodes d'analyse pour cet article, trois questions disparates forment ainsi le cœur du discours sur l'Islande : la croissance foudroyante du tourisme ; l'Euro 2016 et le Brexit (deux thèmes associés au Royaume-Uni) ; et les « Panama Papers ». On y retrouve dans chacune, comme on le constatera, à la fois le fond commun du discours sur l'Islande, et les séquelles de la crise de 2008.

LES DÉPENDANCES SUCCESSIVES : DES BANQUES AUX HÂBLERIES DU TOURISME

La fureur de l'expansion bancaire d'avant 2008 a cédé le pas, dans l'après-crise islandaise, à un développement sans commune mesure du tourisme commercial : la multiplication des liaisons aériennes de la compagnie Icelandair et de sa rivale, Wow Air, ont alimenté un boom du nombre de touristes internationaux. Celui-ci s'est vu multiplié depuis les années 1990⁴⁸, passant d'un peu plus de 100 000 par an à près de 1 300 000 en 2015. De plus, cette progression exponentielle ne

44 Benoît Hopqin, « L'ivresse de danser sans tituber », *Le Devoir*, 1^{er} décembre 2014, « Société », p. B-3.

45 Teresa Gambaro, « Co-payment Need Not to Be a Dirty Word in Restructuring Healthcare », *The Australian*, 19 février 2015.

46 William Audureau, « Pourquoi l'État va subventionner certains jeux vidéo violents », *Le Monde*, 30 avril 2015.

47 Laila Maalouf, « Polars islandais : petite nation, grandes ambitions », *La Presse+*, 21 août 2016, « Arts ».

48 « Tourism in Iceland in Figures », Reykjavík, Icelandic Tourist Board, mai 2016 et « Foreign Visitors to Iceland 1949-2015 », Reykjavík, Icelandic Tourist Board, 2015 [<http://www.ferdamalastofa.is/en/research-and-statistics/numbers-of-foreign-visitors>] (consulté en août 2016).



fait que s'accélérer : le nombre de visiteurs a augmenté de 20 % en 2013, 23 % en 2014 et 29 % en 2015⁴⁹. L'effet de levier sur l'économie est réel, mais incontrôlé : le tourisme représente aujourd'hui un tiers de l'exportation de biens et services, dépassant depuis 2012 celles de l'aluminium, et depuis 2013, celles de la pêche. Certains s'inquiètent de cette concentration⁵⁰, qui n'a pas été précédée d'un développement important des infrastructures : pour accueillir plus de touristes, les immeubles sont transformés un à un en hôtels, les habitations privées sont louées à court terme *via* les réseaux sociaux d'échanges comme Airbnb. Ce phénomène accentue l'étalement urbain et la dévitalisation des centres, puisque les Islandais se voient déplacés vers la périphérie pour faire place aux touristes étrangers. Selon *The Guardian*, l'augmentation de l'offre de type Airbnb procure un revenu à quelques-uns, mais cause des problèmes pour la majorité : « *The result has been a dramatic increase in house prices in central Reykjavik, and a paucity of long-term rentals.* »⁵¹ L'économiste Elvar Orri Hreinsson⁵² évalue que la location touristique a atteint un niveau élevé en Islande, ce qui engendre une pression sur le logement ; selon lui, de manière générale, l'expansion incontrôlée du tourisme fragilise l'économie tout entière.

Aux grands banquiers des années 2000 ont donc fait place les grands opérateurs de tourisme des années 2010. Du point de vue du discours, l'effet est le même : à mesure que le poids du tourisme dans l'économie devient prépondérant, on ose peu en critiquer les effets sur l'urbanisme, les routes, les sites touristiques protégés, l'environnement et le patrimoine. Le commerce redevient aussi concentré qu'il l'était auparavant et aussi fragile aux variations venues de l'extérieur : la conséquence est cette fois plus manifeste, puisque si l'expansion bancaire était presque invisible, le tourisme vide les villes et les sites des Islandais au profit des voyageurs, dont on évalue en 2016 le nombre à cinq fois la population du pays.

Lors de la crise économique de 2008, on avait pointé du doigt les apprentis sorciers du marketing qui, associés de très près à l'exécutif du pays, avaient construit une image contrôlée de l'Islande pour l'étranger qui, telle une barrière discursive, assurait une perception méliorative du pays, tout en protégeant les activités internes des regards de l'extérieur. Le discours de l'industrie touristique, qui a doublement permis de se relever de la crise et d'éviter l'intégration à l'Europe⁵³, se

49 La prévision pour 2016 est une hausse de 34 % du nombre de visiteurs (Stéphanie Morin, « Rouler dans une Islande assiégée ? », *La Presse+*, 11 juin 2016).

50 Elle rappelle celle des îles du Sud, telles les Antilles qui, à développer sans considération le tourisme, ont fini par éliminer la pratique des autres métiers et industries, devenant des importateurs dépendants des pays d'où proviennent les touristes qu'ils accueillent.

51 Caroline Davies, « Iceland Plans Airbnb Restrictions Amid Tourism Explosion », *The Guardian*, 30 mai 2016.

52 *Ibid.*

53 C'est ce que défend le président islandais d'alors, Ólafur Ragnar Grímsson, dans *Le Monde* (Marie Charrel, « L'Islande veut être un "guide et un modèle" dans la géothermie », *op. cit.*).



veut le prolongement pragmatique de cette image. Ce discours porte, et profite. Dans la presse étrangère, l'Islande est ainsi perçue comme un Arctique (en dépit des températures clémentes de l'île) de loisir touristique et accessible, à la fois sauvage et urbain : « *Iceland's natural beauty, rugged landscapes and wildlife make it an ideal walking holiday destination.* »⁵⁴ À sa nature spectaculaire s'adjoint un centre urbain festif (« *The world's northernmost capital is known for its party-hearty spirit* »⁵⁵, écrit *The New York Times*) et un esprit particulièrement magique pendant le temps de Noël.

Ce qu'en rapporte la presse étrangère va presque exclusivement dans le sens enthousiaste de cette marche effrénée du tourisme. Cette quasi-unanimité rappelle l'inquiétant encensement sans critique des financiers d'avant 2008 : tous y participent. Par exemple, un médiéviste prétend dans *Le Devoir* que l'éruption de l'Eyjafjallajökull aurait eu l'avantage d'accroître la notoriété du pays auprès des visiteurs potentiels⁵⁶ ; un environnementaliste juge dans *Le Monde* que le développement hydro-électrique doit être limité pour éviter de réduire l'attrait des paysages « chéris par les touristes »⁵⁷ ; le succès du cinéma islandais est mesuré par un administrateur culturel en fonction du nombre de touristes nouveaux qu'il peut apporter au pays : « 12 % des touristes qui visitent l'Islande ont choisi cette destination à la suite d'un visionnement d'un film tourné dans le pays »⁵⁸, se félicite-t-il. Le tourisme ne semble ralenti que par la faiblesse des infrastructures, auxquelles on veut s'attaquer dans la précipitation : la directrice de l'Office national du tourisme souhaite ainsi voir rapidement s'ouvrir de nouveaux aéroports internationaux dans les zones vierges du pays⁵⁹ ; « des routes doivent être élargies, des belvédères installés dans certains sites »⁶⁰, des toilettes portatives posées le long des routes...

Les effets sur l'environnement, la qualité des prestations, la diversification économique, la stabilité à long terme de l'industrie, la protection des paysages et du patrimoine, l'étalement urbain, la dégradation des régions protégées sont peu, ou pas évoqués. Quelques rares échos critiques émergent ici et là, bien loin des prises de position contre le trop-plein du tourisme constatées ailleurs dans le monde

54 Lyndall Crisp, « Quick Bites », *The Australian*, 5 février 2016.

55 Jennifer Conlin, « Four Mostly Hangover-Free Bachelor Party Getaways », *The New York Times*, 3 avril 2015, « Style », p. D-30.

56 Catherine Mallaval, « Panama Papers. "L'Islande s'était relevée, ce scandale tombe vraiment mal" », *Le Devoir*, 9 avril 2016, « Perspectives », p. B-3.

57 Marie Charrel, « Plein cadre. Islande, la chaleur en partage », *op. cit.*, p. 2.

58 Catherine Cochard, *op. cit.*, p. B-7.

59 Caroline Davies, *op. cit.*

60 Stéphanie Morin, *op. cit.*



– que l'on pense ici à Barcelone⁶¹ ou à l'Antarctique⁶² –, qui ont conduit à des restrictions pour se protéger des distorsions sociales, économiques et environnementales du tourisme de masse. Tout récemment en Islande, quelques mesures ont été votées⁶³, mais il s'agit de mieux réguler, sans toutefois remettre en cause l'expansion du tourisme.

Le discours sur le tourisme revêt une importance primordiale pour le commerce islandais et on comprend les efforts des opérateurs et du gouvernement pour polir leur image vers l'étranger. La plupart des articles parus sur l'Islande relaient sans faille ce discours mélioratif, mais la question reste à savoir jusqu'à quand le pays pourra continuer à développer le tourisme de masse sans altérer la qualité de son image.

LES FANFARONNADES DE L'EURO(PE)

*Iceland managed it !*⁶⁴

— Nigel Farage

Le débat autour de la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne – le « Brexit » – a ramené bien malgré elle l'Islande au cœur de l'actualité. Cela démontre à quel point le pays peut servir de prétexte pour appuyer un courant politique tout à fait isolé du cas islandais. Ainsi, au printemps 2016, Nigel Farage, chef du parti eurosceptique britannique, évoquait la situation de l'Islande pour rassurer ses électeurs, inquiets de devoir négocier un nouveau traité avec les autres pays européens : « *Iceland managed it !* »⁶⁵. À l'opposé, les opposants du Brexit soutenaient que l'Islande démontre à quel point, même en périphérie de l'Union, un pays doit se plier à la réglementation commerciale et migratoire de celle-ci⁶⁶.

61 Giles Tremlett, « Barcelona Rebels Against Tourist Invasion », *The Guardian*, 13 juin 2010.

62 Pour l'Antarctique, qui connaissait une hausse exponentielle de ses visiteurs, on a décidé en 2009 de limiter l'accès, ce qui a eu pour effet de diminuer la pression environnementale. Ces mesures étaient assez novatrices : « *that Antarctic tour operators bar ships with more than 500 passengers from landing sites, restrict landings to one vessel at a time per site and limit passengers on shore to 100 at a time* », [Anonyme], « *Antarctic Tourism to be Restricted* », *The Telegraph*, 18 avril 2009.

63 En juin 2016, une loi du Parlement islandais est venue encadrer les locations à court terme de type Airbnb, ce qui a permis de réguler la pratique, tout en la légitimant. Ainsi, les Islandais sont maintenant autorisés à louer leur logement jusqu'à 90 jours par an, pour autant que les revenus annuels qu'ils en tirent ne dépassent pas un million de couronnes (environ 8 000 euros). Selon Paul Fontaine, il y a déjà plus de 1 600 locations offertes dans la capitale islandaise (Paul Fontaine, « New "Airbnb Law" Approved by Parliament », *The Reykjavik Grapevine*, 5 juin 2016).

64 Nigel Farage, cité dans Henry Mance, « "For God's Sake, I Am What I Am" », *Financial Times*, 9 avril 2016, « Weekend supplement », p. 3.

65 *Ibid.*

66 « *The experience of Norway and Iceland, both members of the European Economic Area, shows that countries seeking to retain access to the single market can only do so if they accept free movement of EU citizens* », [Anonyme], « *The Leave Camp's Flawed Fightback on Migration* », *Financial Times*, 26 avril 2016, « Leader », p. 8.



L'Islande illustrerait par ailleurs, pour les partisans du Brexit, l'incapacité de l'Europe à choisir stratégiquement ses partenaires : elle négocierait des traités « avec des pays marginaux, comme le Chili, la Suisse et l'Islande », plutôt qu'avec les grandes puissances, comme « les États-Unis, l'Inde, le Brésil et l'Australie »⁶⁷. L'Islande a occupé une telle place dans le débat du Brexit qu'en fin de course, le Premier ministre David Cameron, excédé, s'est exclamé : « *One day it's Norway, then it's Iceland, then it's not Norway, then it's not Iceland.* »⁶⁸

Les commentateurs politiques ont vite remarqué une autre ressemblance entre l'après-Brexit et l'après-crise islandaise : la présence des femmes. Une fois éclipsés les tenants du Oui et du Non, ce sont en effet des politiciennes britanniques, Nicola Sturgeon, Theresa May et Andrea Leadsom, qui ont pris le devant de l'actualité et le pouvoir. Le rappel est ici frappant, tant dans les expressions employées par la presse que dans les renvois à la situation islandaise. Rappelons qu'après 2008, c'est Jóhanna Sigursðardóttir qui avait été amenée à la barre de l'Islande pour faire face au désastre laissé par les financiers néovikings. La poétesse islandaise Ingibjörg Haraldsdóttir est ainsi citée pour rappeler comment, dans le désordre de l'après-Brexit de 2016 tout comme dans celui de la crise islandaise de 2008, des femmes ont été appelées à la rescousse pour rétablir l'ordre et réparer les dégâts laissés par les hommes. Jóhanna Sigursðardóttir cite ainsi Haraldsdóttir (en anglais) : « *When all has been said / when the problems of the world / have been dissected discussed and settled... – a woman always arrives / to clear the table / sweep the floor and open the windows / to let out the cigar smoke / It never fails.* »⁶⁹ En 2008, Sarah O'Connor écrivait à l'identique dans le *Financial Times* au sujet de la crise islandaise : « *Icelandic women will clean up the "young men's mess"*. »⁷⁰

Le Royaume-Uni (et l'Islande) reviennent dans l'actualité occidentale quelques semaines plus tard sur un tout autre terrain : celui où l'Europe – *via* la France et *Le Monde* – prendra sa revanche médiatique face aux tenants victorieux du Brexit. Une fois encore, l'Islande y est mêlée, alors que son équipe de foot remporte, contre toute attente, la victoire contre les joueurs anglais déconfits. La surprise est telle, que le commentateur Gilles Rof ne peut retenir cette saillie : « L'Angleterre sortie de l'Euro, trois jours après avoir décidé de sortir de l'Europe. La coïncidence

67 Christian Rioux, « Au royaume du Brexit (3 de 4). Choisir entre l'Europe et... le reste du monde ! », *Le Devoir*, 31 mai 2016, « Actualités », p. A-10.

68 David Cameron, cité dans Heather Stewart et Rowena Mason, « Cameron Denies Focus on EU Vote Has Left Government in Chaos », *The Guardian*, 3 avril 2016.

69 Ingibjörg Haraldsdóttir citée par Jóhanna Sigursðardóttir dans Esther Addley et Kate Connolly, « May, Sturgeon, Merkel. Women Rising from the Political Ashes of Men », *The Guardian*, 5 juillet 2016.

70 *Financial Times*, 14 octobre 2008, p. 6.



est délicieuse, mais totalement fortuite. »⁷¹ Inopinée certes, tout comme l'Islande dans les médias étrangers, mais discursivement parfois bien utile.

La présence de ce petit pays au championnat d'Europe met en exergue l'image de force, étrange et merveilleuse, de l'Islande : on souligne à tout coup la rudesse du cri viking – un « hu » –, la « folie islandaise »⁷² des joueurs et leur invraisemblable puissance face aux bataillons européens, dotés de moyens logistiques plus considérables.

Ainsi l'actualité européenne – le Brexit, le rôle des femmes et l'Euro – permet à l'Islande de se faufiler dans des débats qui renforcent son image résiliente : un petit pays, merveilleux et mystérieux, fort et improbable. Pour les lectorats étrangers, ce renvoi à l'Islande demeure cependant le plus souvent un usage rhétorique dans des polémiques locales.

LA DRAMATISATION DU POLITIQUE : LES « PANAMA PAPERS »

Il s'agit du premier responsable politique de la planète à tomber après la publication des « Panama Papers »⁷³.

— Jean-Baptiste Chastand

L'affaire des « Panama Papers » remet l'Islande au cœur de l'actualité, dans des termes qui rappellent une fois de plus la crise de 2008 : un très petit pays, dont la situation paraît exemplaire (économique en 2008 : pays riche ; éthique en 2016 : pays intègre), « tombe le premier » dans une crise qui devient mondiale après lui et dont il est, comme l'écrivait en 2008 le commentateur du *Guardian*, « *like a canary in a coalmine signalling crises in toxic economies* »⁷⁴. Exceptionnel, pionnier, improbable, et dévoilé par un dramatique renversement, une fois de plus.

Les révélations des « Panama Papers » renvoient au fracas médiatique qui a suivi en 2016 la mise au jour de milliers de documents concernant l'usage de paradis fiscaux par des financiers et des politiciens dans le monde : presque chaque pays a été touché, mais l'Islande a été au front de l'actualité par la réaction dramatique et expéditive des personnes concernées, dont le Premier ministre Sigmundur Davíð Gunnlaugsson, 41 ans, qui avait été élu pour assainir les mœurs de son pays, mais

71 Gilles Rof, « Euro 2016. L'Islande fait tomber l'Angleterre et prend rendez-vous avec la France », *Le Monde*, 27 juin 2016.

72 Corentin Pennarguear, « Euro 2016. La "folie islandaise" a emporté les Anglais », *Le Monde*, 28 juin 2016.

73 Jean-Baptiste Chastand, « La chute du Premier ministre islandais », *Le Monde*, 7 avril 2016, « International », p. 2.

74 David Teather, « Iceland First to Feel the Blast of Global Cooling », *The Guardian*, 17 avril 2008.



qui a oublié de déclarer qu'il possédait une société avec sa femme dans les îles Vierges britanniques⁷⁵...

L'importance de l'événement révèle la déception des Islandais de voir de nouveau leurs politiciens impliqués dans un scandale, alors qu'ils avaient l'impression d'avoir accompli des progrès et rétabli le lustre de leur image internationale, notamment grâce au tourisme. Dans *The New York Times*, Yrsa Sigurðardóttir fait ainsi part de sa honte : « *We are not used to seeing ourselves grouped with the most corrupt governments in the world. Yet here we are, in the foreground of every article about the Panama Papers.* »⁷⁶ Les commentateurs rapprochent tous ce scandale de la déroute de la décennie précédente, notamment par la tournure médiatique que les deux événements ont pris dans le monde.

En contrepartie, cette surprise des commentateurs révèle aussi leur intérêt et leur fascination pour l'idéalisme du contre-pouvoir islandais, notamment pour le Parti pirate. En 2011, l'Islande avait impressionné en proposant la rédaction d'une nouvelle Constitution par des initiatives citoyennes ; le processus avait toutefois fini en queue de poisson⁷⁷, puisque « le texte, adopté par référendum, n'avait pas été ratifié, faute de consensus politique »⁷⁸. C'est cette même démocratisation que défend ce Parti pirate islandais – tout comme ses partis frères dans 41 pays – en ce qui « ressemble à une internationale des numérisés »⁷⁹.

Entre les élections, le soutien à ce parti utopiste atteint des sommets : au pire de la crise des « Panama Papers », il culmine à 43 % dans les sondages⁸⁰, signe d'un rejet (symbolique) des mouvements traditionnels, le Parti progressiste et le Parti de l'indépendance. Dirigé par des « capitaines » – dont une femme qui se décrit comme une « poéticienne »⁸¹ –, ce parti aux fondements libertaires recueille les mécontents, et défend des positions en faveur de la démocratie directe, de la transparence et des libertés numériques. La surprise des médias étrangers vient à la fois du côté farfelu de ses manifestations, et du fait que ce ne soit pas, contrairement à ailleurs en Europe, un parti de droite qui engrange les appuis des déçus.

75 En fait, il possédait cette société avec sa femme. Il lui aurait cédé ses parts pour un montant symbolique fin 2009, quelques mois après avoir « omis » de les déclarer avant de devenir député du Parlement islandais ([Agence France Presse], « Panama Papers. Poutine est la "cible principale" de l'enquête, se plaint Moscou », *Le Devoir*, 4 avril 2016.

76 Yrsa Sigurðardóttir, « The Cheating Politicians of Iceland », *The New York Times*, 9 avril 2016.

77 « Et puis plus rien ou pas grand-chose, le laboratoire social a mis la clé sous la porte », écrivent Nicolas Bourcier, Gérard Lemarquis et Philippe Ridet, « Participer, façon génération Y », *Le Monde*, 4 novembre 2014, « Spécial », p. iv.

78 Julien Bouissou, « Les Sri-Lankais rédigent leur nouvelle Constitution sur Internet », *Le Monde*, 1^{er} février 2016.

79 Selon Torfi Tulinius, cité par Catherine Mallaval, *op. cit.*, p. B-3.

80 Sommet atteint en avril 2016, selon John Henley (« Icelandic Government Appoints New PM and Rejects Calls to Resign », *The Guardian*, 6 avril 2016).

81 Difficile de dire s'il s'agit d'étonnement ou d'ironie (Yrsa Sigurðardóttir, *op. cit.*)



Comme lors de la crise de 2008 (« Angry Icelanders Feel Like It's 2008 Again », titre *The Guardian*⁸²), les médias relèvent le côté bon enfant des gestes de l'opposition islandaise, ce qui permet d'en rajouter sur le caractère exceptionnel de l'île : simulation de sorts jetés sur un mouton pour que le Premier ministre démissionne⁸³, rassemblements de bidons métalliques devant le Parlement⁸⁴, exposition de bananes pour illustrer la « République de bananes » que serait devenue l'Islande⁸⁵, humour sur les réseaux sociaux, et même vente de glace aux saveurs de la corruption.

Ici encore, la rhétorique (et les schémas narratifs) derrière ces propos se calque sur celle de la tempête médiatique de 2008, tout en s'alimentant aux caractéristiques de l'image discursive de l'Islande, ce qui les renforce d'autant⁸⁶. Comme alors, la dramatisation du politique est la règle. La manière dont les journaux présentent la démission du Premier ministre Sigmundur Davíð Gunnlaugsson ressemble à une mise en scène. Le schéma narratif de certains reportages – par exemple, celui de Lena Würigler dans *Le Monde*⁸⁷ – accentue la pression dramatique en empruntant aux deux genres islandais connus des étrangers : le roman noir et les séries ; Jean-Baptiste Chastand y fait référence, constatant « un jeu de chaises musicales digne d'un épisode de la série "Borgen" »⁸⁸.

Il faut dire que la réalité des événements qui précèdent la démission du Premier ministre frise le burlesque : en quelques heures, affaibli par les révélations concernant sa compagnie offshore, Gunnlaugsson déclare quitter son poste, mais « essaie en coulisse de garder le pouvoir »⁸⁹ en demandant au président la dissolution du Parlement, ce qui lui aurait permis de se maintenir en place quelques semaines de plus. Le président Ólafur Grímsson refuse la requête et force ainsi le Premier ministre à démissionner : « *a day of high drama in Reykjavík* »⁹⁰, comme l'écrit le *Financial Times*. Déjà deux jours plus tard, on désigne un Premier ministre intérimaire pour remplacer Gunnlaugsson jusqu'aux élections, que l'on retarde ensuite jusqu'à l'automne.

82 Jon Henley, « "We Thought We Were Over All That". Angry Icelanders Feel Like It's 2008 Again », *The Guardian*, 11 avril 2016.

83 Mure Dickie, « Iceland Protesters Step Up Pressure Over Panama Papers », *Financial Times*, 10 avril 2016.

84 Hugues Honoré, « Les Islandais battent le pavé pour exiger des élections "tout de suite" », *Le Devoir*, 9 avril 2016.

85 Mure Dickie, *op. cit.*

86 Sur ce double effet de reprise et de construction des stéréotypes, voir ici aussi les travaux de Ruth Amossy (1991, 1997) et l'analyse discursive dans le cas de l'Islande (Daniel Chartier, « The "North" and the "Idea of Iceland". Contemporary Cross-Cultural Construction of Representations of Iceland », in *Iceland and Images of the North*, *op. cit.*, p. 513-530).

87 Je souligne. Lena Würigler, « L'homme qui a fait tomber le pouvoir islandais », *Le Monde*, 22 avril 2016, « International », p. 6.

88 Jean-Baptiste Chastand, « La chute du Premier ministre islandais », *op. cit.*, p. 2.

89 *Ibid.*

90 Symon Fiona, Bryan Harris, « Setback for Trump, World's Greenest Office and Writers Who Spied », *Financial Times*, 6 avril 2016.



ENCORE DE L'INCESTE INDICIBLE

C'est tout un brouhaha et un mélange des genres qui suit dans la presse ce rapide changement de garde du pouvoir islandais : d'un coup, se dessine à l'étranger l'image d'un pays qui, sous des apparences positives résilientes, demeure un nœud d'intérêts collusifs, qui n'a toujours pas engagé les réformes nécessaires depuis le boursoufflement bancaire de la décennie précédente. À l'interne, la chef du Parti pirate, Birgitta Jónsdóttir disait depuis quelque temps déjà qu'« on a reconstruit le pays sur du sable »⁹¹ en dénonçant des cas troublants, tel l'ancien premier ministre Geir Haarde – condamné pour négligence après la crise – nommé ambassadeur aux États-Unis, ou l'ancien gouverneur de la Banque centrale Davíð Oddsson – pointé du doigt comme responsable de la déroute financière – devenu rédacteur en chef du principal journal du pays (puis candidat, défait, à l'élection présidentielle de 2016). Ces exemples étaient toutefois peu connus hors de l'Islande. Lors de la démission de Gunnlaugsson, « l'élite politique d'Islande [est] en pleine tempête »⁹². Les journalistes étrangers réévaluent son parcours : élu à 38 ans, ce plus jeune Premier ministre de l'île était « censé incarner une rupture avec la classe politique, y compris celle de son parti »⁹³ dont il avait réussi « à faire oublier son passé »⁹⁴. On rappelle que lors de la crise de 2008, il était le défenseur de l'Islande face aux créanciers étrangers, en « luttant avec acharnement contre le remboursement des créanciers internationaux qui avaient placé leur argent dans le système bancaire islandais »⁹⁵. Cette mesure contestée favorisait les épargnants islandais lésés au détriment des épargnants anglais et néerlandais tout aussi lésés. Or, les révélations des « Panama Papers » mettent au jour que le combat de Gunnlaugsson n'était pas désintéressé, puisque par l'intermédiaire de sa société offshore, il était l'un des créanciers de ces banques, et profitait donc des propositions qu'il défendait publiquement.

Il n'en faut pas plus de ces renversements pour que la question la plus douloureuse pour l'Islande, déjà posée lors de la crise de 2008 et indicible de l'intérieur, revienne dans les médias étrangers : malgré sa force sociale et sa résilience, malgré le succès de son tourisme, malgré l'Euro, est-ce qu'un aussi petit pays peut arriver à se dégager de la collusion, de la « consanguinité » de ses élites – pour emprunter l'expression à Jean-Baptiste Chastand⁹⁶ –, de l'état d'inceste politique, économique et médiatique qui avait mené à la déroute bancaire et qui, une fois de plus,

91 Citée par Jean-Baptiste Chastand, « La chute du Premier ministre islandais. Pour le Parti pirate, "on a reconstruit le pays sur du sable" », *op. cit.*, p. 2.

92 Titre de l'article de Ryan Chittum *et al.* dans *Le Monde*, 5 avril 2016, « International », p. 5.

93 [Agence France-Presse], *op. cit.*

94 Ryan Chittum *et al.*, *op. cit.*, p. 5.

95 Jean-Baptiste Chastand, « La consanguinité des élites islandaises en question », *Le Monde*, 13 avril 2016, « Dialogues », p. 21.

96 Dans le titre de son article, *ibid.*, p. 21.



surgit dans des crises parallèles ? L'écrivaine Yrsa Sigurðardóttir se désole dans *The New York Times* que les élites islandaises n'ont pas pu maintenir la distance nécessaire entre les pouvoirs (politiques, économiques et médiatiques), rendant l'Islande vulnérable : « *In the United States, you talk about six degrees of separation between people. Here in Iceland, with our minuscule population, it's more like one degree. Within a few minutes of meeting someone you will find a common relative, friend, colleague, enemy or former flame. That makes it hard to escape nepotism and crony capitalism.* »⁹⁷ Malgré le discours favorable qui porte l'Islande dans le monde, quelques comparaisons (et blagues) tranchantes ramènent parfois le pays à la taille d'une ville, d'un comté⁹⁸, ou à l'humiliante stature d'un « petit pays » ou d'une République de pacotille. Ces « bruits » dans le discours de l'image de l'Islande dérangeant, mais témoignent de questions persistantes, que la clameur des financiers avant 2008 ou du tourisme depuis ne taisent pas.

Les journaux rapportent plusieurs réactions suite aux « Panama Papers » de l'intérieur, des Islandais, découragés que ces événements exposent au grand jour un népotisme de leurs dirigeants et rappellent de nouveau la crise qu'ils espéraient loin derrière eux, après des années de renoncements et d'efforts : « les “années fric” qui ont précédé l'effondrement n'ont pas été soldées »⁹⁹, « *we thought we had put news like this behind us* »¹⁰⁰, « les leçons de la crise de 2008 n'ont pas été tirées »¹⁰¹. Gérard Lemarquis, grand observateur de l'Islande, note avec humour que cet événement répète le passé : après la crise, « l'argent s'est caché tandis que les Islandais pensaient leurs plaies et payaient leurs dettes. Les “Panama Papers” forcent à mettre au jour cet argent dissimulé »¹⁰².

D'un point de vue de l'analyse du discours sur l'Islande, marqué par une dramatisation médiatique permanente, ces retours incessants sur la crise de 2008 démontrent à quel point cet épisode de l'histoire islandaise est désormais ancré dans la mémoire occidentale. On n'a pas oublié que ce pays, le premier, est « tombé » lors de la crise économique par un renversement spectaculaire qui a

97 Yrsa Sigurðardóttir, *op. cit.*

98 « *This economy has its own currency* : [Islande]. *This economy does not* : [comté de Mercer, au New Jersey]. » (Paul Krugman, « The Conscience of a Liberal. Mid-Atlantic Currencies », *The New York Times*, 22 mars 2015).

99 Gérard Lemarquis, « L'Islande empêtrée dans les “Panama Papers” », *Le Monde*, 2 mai 2016, « International », p. 4.

100 Yrsa Sigurðardóttir, *op. cit.*

101 Vilhjálmur Árnason, cité par Jean-Baptiste Chastand, « “Panama Papers”. Ce scandale montre que “la culture politique islandaise ne s'est pas améliorée” », *Le Monde*, 4 avril 2016.

102 Gérard Lemarquis, *op. cit.*, p. 4.



transformé « le pays le plus riche du monde » en un pays « en faillite »¹⁰³. La suite des événements de la crise a peu intéressé les journaux généralistes, sauf pour les usuels reportages touristiques et les critiques des œuvres et artistes islandais. Les journaux plus alternatifs ont commenté la rédaction collective d'une Constitution¹⁰⁴ et les médias de gauche ont fait de l'Islande un modèle de reprise en main suite à un désastre financier. En 2016, l'Euro, le Brexit, les « Panama Papers » ramènent parfois l'Islande (malgré elle) au cœur de l'actualité mondiale. Entre 2008 et 2016, la différence vient de ce que les journalistes étrangers devaient pour 2008 d'abord introduire le pays, puisqu'il était peu ou pas connu de la plupart de leurs lecteurs, avant de présenter les événements de la crise ; en 2016, ils s'appuient sur une préconnaissance¹⁰⁵ de la dramatisation de la « faillite » de 2008, un discours qui s'écarte des habituels lieux communs sur ce pays. Après une décennie, cette « crise » continue donc d'agir comme un nœud discursif qui altère l'image de l'Islande à l'étranger. Heureusement, le pays peut compter sur l'incroyable et pérenne force de son image, qui résiste aux circonstances les plus adverses.

103 L'expression « en faillite » vient d'une déclaration émotive (et certes maladroite) du Premier ministre islandais d'alors, Geir Haarde, à la télévision nationale. Techniquement, un pays ne peut pas faire faillite. Mais l'expression est demeurée dans les discours, et rattachée à l'Islande. Voir à ce sujet le chapitre « La faillite. Le mot "Islande" devient synonyme de "crise" », in *La spectaculaire déroute de l'Islande*, *op. cit.*, p. 83-88.

104 Certains actes politiques de l'après-crise rappellent des utopies de démocratisation, notamment la rédaction d'une Constitution écrite collectivement par les citoyens, approuvée par référendum dont l'adoption n'a malheureusement pas été votée par le Parlement.

105 Au sens où l'entend Ruth Amossy, soit une connaissance préalable – souvent discursive – qui influe et conditionne toute connaissance à venir.